

3337 Les pétainistes sont au pouvoir

Face
à la fascisation
du régime
et à la trahison
des dirigeants
syndicaux

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

Cinquante-sixième année. — N° 382

JEUDI 28 JANVIER 1954

Le numéro : 20 francs

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

RÉDACTION-ADMINISTRATION :

145, quai de Valmy, Paris (10^e)

G.C.P. R. JOULIN — PARIS 5561-76

ABONNEMENTS
FRANCE-COLONIES : 1 AN : 1.000 fr.
6 MOIS : 500 fr.
AUTRES PAYS : 1 AN : 1.250 fr.
6 MOIS : 625 fr.
Pour tout changement d'adresse joindre
30 francs, et la dernière bande

LES TRAVAILLEURS LUTTERONT DANS L'UNITÉ

Le mardi 20 janvier un message de Coty a été lu aux Chambres. Ce message tissu de redites, est en quelque sorte un manifeste de l'idéologie bourgeois décadente de ce pays et qui consiste en phraséologie de ce genre :

La France d'aujourd'hui est « le plus beau patrimoine qui soit sous les cieux » ou la guerre de 1914 est « la plus glorieuse page de notre belle histoire » parce que « ces millions de fils montaient vers des secteurs d'épouvanter dont ils savaient que beaucoupe d'entre eux ne reviendraient pas ».

Nous savons très bien que beaucoupe n'en sont pas revenus, nous savons aussi qu'en 1939-1945 de très nombreux ne sont pas revenus non plus et nous

savons tout autant qu'il faut s'appeler René Coty, être président de la République française, c'est-à-dire représenter la pensée de la classe bourgeoisie de ce pays, pour en tirer gloire... et avoir de plus l'audace d'assimiler ces assassinés aux soldats mercenaires payés par le colonialisme pour faire la guerre d'Indochine !

Coty se plaint ensuite d'un déclinément de l'Etat, car « l'Etat, on l'oublie trop : c'est la République et c'est la Patrie ». Nous ajoutons que, par conséquent, c'est la bourgeoisie. Et cet appui au renforcement de l'Etat, qui est en fait une nostalgie du fascisme, il est significatif de le rapprocher de deux :

Tout d'abord une apologie de de

Gaulle, dans ce même discours : « Au « Premier Résistant », au chef de la France libérée, le général Charles de Gaulle, la patrie a voué une reconnaissance que rien ne saurait effacer. »

Ensuite, la nomination par Coty de Mervelleux du Vignaux au secrétariat général de la présidence de la République. Pour situer ce personnage, nous allons nous contenter de citer quelques-uns de ses écrits, faits en 1944, où il parlait de Pétain : « ...Heureusement le Maréchal est venu et avec lui la Révolution nationale. Il faut aujourd'hui reconstruire, lisez le message du Maréchal : trois mots reviennent constamment : responsabilité, autorité, hiérarchie... Ce sont les principes politiques de l'ordre nouveau... Messieurs, nous ne cherchons pas aujourd'hui à définir les fondements philosophiques de l'autorité ; il nous suffit que le Maréchal ait affirmé à plusieurs reprises : « L'autorité vient d'en haut, elle est celle que je confie ou que je déléguerai... »

« ...Travailler, famille, patrie, cette devise qui est aujourd'hui la nôtre nous est déjà si familière que nous n'imagineons pas qu'une autre ait jamais figuré au fronton de nos édifices, qu'une autre ait jamais possédé notre cœur... »

Voilà les hommes que flatte et que place Coty. Mais tout son discours n'est que le reflet de cet état d'esprit.

P. PHILIPPE.

(Suite page 4, col. 4.)

La P.J. recrute à l'Académie Française

Il est un membre de l'Académie Française du nom de Gaxotte, auteur d'une histoire des Français pour qui se moquer de sa majesté la présidente de la République française « ce n'est pas français ».

C'est du moins le titre d'un billet que l'on vient de signer du nom de Pangloss. Pangloss ? c'est Pandore qu'il faut lire. Ce beau monsieur, connu pour ses idées maurasséennes, délaissant le bicornu pour le képi et les bottines vernies pour les châusses à la Juine, a écrit une histoire de la bourgeoisie à l'égard de ceux de ses confrères chansonniers qui ne se prosternent pas aux pieds de « notre Reine ». Il ne trouve pas autre chose que de les signaler nommément à l'attention de son cher Bayot. Qu'en juge par ce morceau choisi :

« Que le Préfet de Police envoie simplement vérifier si les cabarets de chansonniers suivent aux règles dictées pour la protection contre l'immobillisme ».

Aucun établissement ne satisfait aux prescriptions, tous peuvent être fermés pour un jour au lendemain. Je rappelle ce fait parce qu'il est de notoriété publique qu'en diverses circonstances, la Préfecture a été servie de cette

« Rien ne va ». Selon lui, seule une

politique « démocratique et sociale » pouvait éviter le Front populaire. Même opinion de Mitterrand, l'homme « de gauche » de

l'U.D.S.R., qui, dans *Le Courier de la Nièvre*, propose la négociation en Indochine, une politique souple en Afrique du Nord, des crédits pour l'école, etc.; reproche au M.R.P. d'avoir détruit la III^e Force par son jeu clérical (loi Barané), et préconise une majorité centre-gauche sans l'appoint des communistes, par un retour à la III^e Force et le soutien de Mendès-France.

Que ces messieurs se rassurent : la majorité des dirigeants S.F.I.O. pense comme eux et le mot d'ordre officiel du parti socialiste, c'est non le Front populaire avec les communistes, mais le « Front Démocratique et Social » avec le M.R.P., même s'il faut pour cela abandonner la laïcité. Nous savons d'ailleurs comment les leaders socialistes du Syndicat des Institu-

teurs ont mis une sourdine à la lutte contre la loi Barané et comment certains maires socialistes — notamment à Paris dans le 10^e arrondissement, par exemple — ont saboté les listes de Cartel d'Action Laïque pour les Caisses des écoles, par anticomunisme stupide : l'alliance avec le M.R.P., voire le R.P.F., leur paraît moins dangereuse. La proposition de Mitterrand qui pense non pas supprimer mais compenser la loi Barané par des crédits massifs à l'école laïque avoue leur embarras. Il suffit que le M.R.P. se montre compréhensif pour que l'alliance n'ait plus rien de gênant. Par ailleurs, Naegele le colonialiste, s'il est anti-C.E.D., c'est non pour servir la politique de Moscou, mais par chauvinisme « antiboche », sans plus. Comme Jules Moch le fusilleur. Et Le Troquer, malgré les voix communistes reste l'ennemi acharné du P.C.

*
D'un côté, des partisans d'un Front populaire ou plutôt d'un « Front Français », nous trouvons en dehors des communistes, les progressistes dont l'appoint est jusqu'ici négligeable, quelques socialistes, et sur un plan bien particulier, de façon assez discrète d'ailleurs, une fraction de la bourgeoisie, celle qui regarde avec méfiance la C.E.D. et qui verrait d'un bon œil le développement du commerce avec l'U.R.S.S. et la possibilité, au moins pour un temps, d'un maintien des profits du capitalisme français hors des dangers de l'hégémonie allemande ou américaine.

Cette position est exprimée, d'une manière assez générale d'ailleurs par le journal *Le Monde*. Par l'intermédiaire d'un soi-disant reportage d'un journaliste américain, qui aurait séjourné sans ennui pendant des dizaines d'années en U.R.S.S., *Le Monde*, sans donner officiellement sa caution au reportage, mais en lui donnant une place insolite, montre à ses lecteurs et ses soutiens, que l'U.R.S.S. de Malenkov est beaucoup plus

Georges FONTENIS.

(Suite page 2, col. 1.)

Vers le Front Populaire ?

Le vote des parlementaires P.C.F. et de certains radicaux pour Naegele à Versailles, puis pour Le Troquer, au Palais-Bourbon, ont immédiatement soulévé l'intérêt de la grande presse et des cercles dirigeants des partis. Les uns pour s'en inquiéter, les autres pour s'en réjouir plus ou moins ouvertement.

Parmi les inquiets, il y a, évidemment les réactionnaires traditionnels qui trouvent que tout va pour le mieux avec « l'immobilisme » de Lanvel, ou qui fomentent dans l'ombre, un coup d'Etat militaire sous l'égide du maréchal Juin... et peut-être avec l'encouragement discret des plus hauts personnalités de la République, comme cela se fit en Espagne, pour Franco, en 1936.

Il y a aussi les U.D.S.R. et Radicaux qui voient assez clairement que la volonté de soutien de la droite par leurs partis a conduit à une impasse. Emile Roche, vice-président du parti socialiste, dans *Le Monde* du 19 janvier, d'une « autocritique » radicale, selon ses propres termes, et il avouait : « Rien ne va ». Selon lui, seule une

politique « démocratique et sociale » pouvait éviter le Front populaire. Même opinion de Mitterrand, l'homme « de gauche » de

UNE BELLE ORDURE : M. Jules ROMAINS de l'Académie Française

La France est une prostituée. On pouvait le lire il y a quelque temps dans la revue américaine « Life ». Et tous les journaux, de la gauche à la droite, « l'Aurore » compris, s'en sont vivement indignés.

Dans la description sommaire de « Life », il manquait un tableau : celui de l'irragnerie, de la crasse, de la faïnéantise.

Jules Romains, de son vrai nom Louis Farigoule, né en 1885, membre de l'Académie Française, a combiné — avec quel talent — le fossé.

Par la plume de cet ignoble vieillard, l'« Aurore », la fameuse feuille fasciste, a décidé de faire « l'Examen de Conscience des Français ».

Jules a donc été en plein cœur de Paris : rue Mouffetard. Et là, il a découvert beaucoup de choses.

1° Les Travailleurs aiment la crasse ; 2° Les Travailleurs mangent trop. Voici un extrait du « rapport ».

« Je crois connaître des ménagères — de l'espèce dépoitrillée — qui ont découvert à la longue les avantages de la crasse. Un intérieur hollandais, cela prend beaucoup de temps. Même un petit logis moderne. Ce temps, on le passe d'une manière très agréable en bavardant, les poings sur les hanches, avec une voisine, dans un couloir aussi puant que vous voudrez (la puanteur



ce qu'il faut faire.

aussi est une affaire d'habitude) ; ou même en allant rejoindre au bistro, pour un petit moment, le chef de la famille. »

Enterrée la revue américaine « Life », car au moins pour la description quelle donnait des Français, c'est sur ses représentants qu'elle jugeait ! Quand elle parlait de prostituées, c'était de vous, Jules Romains, et de vos pareils, dont elle parlait.

Pour ce qui est des monceaux de victuailles vus à la « Mouff », Jules continua :

« J'ai vu, en plein hiver, raffinement suprême, ces caisses de fraises, qu'à la même époque les restaurants de luxe rayaient de leur menu parce que, décidément, le prix marqué prenait un air de provocation. »

Et, ajouté ce cynique imbécile, ce ne sont pas les « Grandes dames du 16^e qui viennent acheter ici, non ! Ces victuailles sont destinées entièrement au bon « Prolo ». »

Cette fois-ci c'est burlesque. M. Jules est seul à Paris à ne pas savoir qu'à la « Mouff » viennent précisément beaucoup de bourgeois ! Parce que c'est le marché le moins cher de Paris. Et c'est pour leurs queues, les fraises !

Jules se demande si, nos augmentations de salaires étant accordées, l'on ne dépasserait pas ce « supplément » de gain à la gomfre et à la boisson, plutôt qu'à se faire un joli petit intérieur.

Ce que Jules oublie, c'est qu'il faut manger pour vivre, et vivre pour travailler. Bien sûr que le supplément, on l'emploierait pour manger. De quels pe-

J. TANFORTI.
(Suite page 2, col. 4.)

Les dirigeants P.C.F. poursuivent l'élimination des éléments révolutionnaires F.T.P. du parti

Nous ne traiterons pas ici le cas Guingouin. Il est la confusion même. Mais nous nous élevons contre l'occasion qui est donnée à toute une tourbe de semi-vichystes d'assimiler la lutte des Résistants au fascisme à une suite d'opérations de gangstériste. Et nous relevons d'abord ce fait significatif : les dirigeants du P.C.F. après avoir trahi les espoirs des résistants en 44, ont peu à peu éliminé de leur parti les éléments F.T.P. Le P.C.F. savait qui était Guingouin et s'il l'a éliminé, c'est parce qu'il était un « gauchiste ». Il a donné ainsi l'occasion à la réaction et au gouvernement de se ressourcer et d'attaquer. Le « Monde » n'a pas manqué de faire de Guingouin un exalté sans principes.

Peu importe aux chefs P.C.F. si leur faillite, surtout au moment d'orienter leur politique vers l'abandon des luttes ouvrières, se débarrasser des éléments qui ne marchaient plus. Thorez com-

mença, contre Marti, par la dissolution des milices, après avoir éliminé Fabien coupable de vouloir aller trop loin et de ne pas s'incliner devant les bureaucraties. On lui donna le choix : disparaître ou aller se « réhabiliter » en trouvant une « mort glorieuse » dans l'armée de l'Etat bourgeois. Et nous savons que bien d'autres chefs F.T.P. furent soumis au même chantage.

Aujourd'hui l'opération de liquidation des éléments révolutionnaires s'achève, les ex F.T.P. sont peu à peu éliminés des postes responsables, et pour la plus grande joie de la bourgeoisie. Pour les anciens F.T.P., la situation devient de plus en plus claire : les bureaucraties du parti ont trahi leurs espoirs et leurs sacrifices. Il n'y a plus pour eux qu'une voix : celle de rallier les rangs des véritables révolutionnaires, les rangs du Comité de Libération.

DINAN.

Que sortira-t-il de la Conférence de Berlin ?

La Conférence de Berlin vient de s'ouvrir. Les conversations entre les ministres des quatre grandes puissances sont engagées.

L'U.R.S.S. est enfin décidée à participer à cette entrevue. Après plusieurs mois de débats systématiques ou de refus catégoriques, elle a accepté de s'entretenir avec les représentants occidentaux. Ses positions ont évolué nettement dans le sens des concessions : en ce qui concerne l'Allemagne, elle ne désire pour l'instant qu'une réduction des frais d'occupation et ne discute plus le retrait des forces occupantes, alors qu'il y a un an elle exigeait un traité

de paix pour tout le pays. Il semble que pour le moment le Kremlin soit animé de volonté pacifique et souhaite la fin de la tension internationale.

Sur le plan des relations entre les deux Allemagnes, l'U.R.S.S. a manifesté son désir de conciliation. Bédaïd et Eden s'apprêtent à l'accepter, et, malgré beaucoup de résistance, Washington semble vouloir prendre une semblable position.

On pourrait ainsi croire, d'après ces concessions faites, de part et d'autre, à un désir commun de détente. On verrait plus loin qu'il n'en est rien en vérité. Que cette attitude est purement superficielle et factice.

Les positions qui vont être apportées à la Conférence sont assez diverses. La question capitale reste l'Allemagne.

Mais d'autres questions sont également surgi-
t. Notamment en plus de la Conférence à cinq, le commerce Est-Ouest, les

fautes comme lui !

Abonnez-vous !

Voir en deuxième page
notre formule d'abonnement

MAROC Le colonialisme français donne des points au fascisme

QUE l'on puisse donner au gouvernement français des leçons en ce qui concerne la démocratie et le respect des volontés populaires, nous n'en avons jamais douté, mais que ces leçons puissent être données par France, cela est incroyable... mais presque vrai !

Toute l'agitation suscitée autour de la manifestation de Tétouan est un excellent test de la solidité du colonialisme et de la validité des mouvements d'indépendance nationale.

Nous n'avons aucune illusion sur les dessins du gouvernement franquiste. Ce n'est certes pas nous qui pouvons oublier que s'il tolère pour l'instant une certaine activité politique chez les Marocains, il continue à noyer dans le sang tout mouvement parmi les Espagnols. Néanmoins il a toujours été curieux d'observer qu'en Maroc le régime fasciste espagnol est plus liberal par certains côtés que le régime entretenu dans la zone voisine par les serviteurs de la « République française ». Il est certain que du point de vue colonial le Maroc ne revêt, pas du tout le même intérêt du côté français et du côté espagnol. La zone française est la chasse gardée d'un colonat relativement peu nombreux mais composant une bourgeoisie affairiste, aventurière, très riche, qui considère les Marocains comme un prolétariat esclave, abusé à sa misère ancestrale. Ce colonat qui exploite le Maroc au profit et au détriment des Marocains jout d'une puissance absolue et incontrôlée au Maroc français et, en plus, d'une influence financière et politique considérable dans la métropole. Il n'en est pas de même pour la zone espagnole, beaucoup moins étendue, beaucoup moins riche, où le colonat n'a pu installer une aussi totale suprématie sur des paysans dont le niveau de vie est peu différent de celui du paysan espagnol voisin. Bien moins qu'un fier entretient une fraction particulièrement avide, dynamique et influente de la bourgeoisie européenne (comme c'est le cas pour le Maroc français), le Rif est une colonie de « prestige » dont l'utilité est avant tout diplomatique.

Cet aspect de la politique impériale madrilène a été souligné par les événements récents dont la portée est avant tout internationale. Après s'être drapé dans son manteau sanguin de commandement des chrétiens (offert gracieusement par Sa Sainteté Pie XII), Franco ambitionne tout naturellement de faire jeter Guillermo II de sa faute passer pour unique et dévoué aux démons musulmans.

Des relations cordiales avec les pays musulmans et arabes seraient le seul moyen de jouer un grand rôle dans le concert des nations. L'atout du Maroc espagnol est de première importance pour cela. Jouer la carte de l'Islam et du nationalisme arabe — ce que la presse internationale appelle jouter avec le feu — est pour le gouvernement espagnol un des rares moyens de se faire considérer, et au fond sans risque de perdre grand-chose. Flatter les justes ressentiments marocains contre les méthodes terroristes et dictatoriales de Rabat, peut rallier beaucoup de sympathies et permettre d'exercer pas mal de pression sur les alliés atlantiques à peu de frais... tant il est vrai qu'il n'y a pas de grandes difficultés à paraître moins oppresseur que les Français au Maroc.

Cette manière subite de rappeler à l'impérialisme français qu'il n'est pas seul au Maroc et que le gouvernement de Madrid n'est pas égal au-dela de Washington a aussi au moins à dire sur la façon de dégrader le marocan à Paris au dépourvu. Quelques manœuvres de navires de Toulon vers Mars El Kébir furent déclenchées à tout hasard, histoire de dire qu'en a été une grande puissance navale et qu'en a encore de beaux bateaux... mais sans grand effet semble-t-il. La presse française fut dans un embarras risible pour finalement, sans aucune pudeur, dévoiler que dans un régime d'occupation tel que celui du Maroc il était facile à la puissance protectrice de procéder à des rassemblements de pachas, caïds, ulemas et notables divers sans que cela ait au fond grande signification...

Pour nous la cause est entendue, la politique de Franco et de Valino n'est pas plus susceptible de recueillir notre confiance que celle du Maréchal D'Épalt, Juin et Guillaume. Nous ne pouvons simplement que nous réjouir de voir le front de l'impérialisme divisé. Mais sans illusions, car le temps n'est pas loin où les troupes de la IV^e République et de Franco étaient envoyées côté à côté rétablir l'ordre à Tanger.

Le temps n'est pas oublié non plus où les deux impérialismes se jetaient conjointement à l'assaut du Maroc.

L'avant-garde des prolétariats métropolitains manifestait alors sa solidarité vis-à-vis du peuple marocain comme les ouvriers catalans au moment de l'évacuation espagnol d'Annonay et les ouvriers français pendant la guerre du Rif.

Les peuples, des deux côtés de la Méditerranée, ont le même adversaire : le capitalisme militaire.

Berenguer, successeur de Primo de Rivera, s'était essayé (avec peu d'effet d'ailleurs) au Maroc, c'est au Maroc également que Franco et Pétain étaient

revenus à la guerre, déclarant le Rif « un territoire de la révolution sociale. Cette dernière ne pouvait triompher tant qu'en plus des féodalités et bourgeoisies locales, qui se heurtent à l'impérialisme international.

C'est en ces sens que toute brèche dans le système colonial français, qu'elle soit portée par les réformistes marocains ou les révolutionnaires espagnols, est vaincu par l'ordre pour le prolétariat marocain luttant pour son émancipation. Cette lutte est la seule qui soutienne le prolétariat français comme le prolétariat espagnol, menacés et opprimés par la même fascisme.

Si le proconsul espagnol Valino joue du démagogue alors que le gauleiter français Guillaume fait régner le terrorisme. Il est normal que les partisans de l'indépendance du Maroc jouent la carte du prolétariat contre la cause française. Et bon l'un des autres encore qui jouera le plus l'un de l'autre de Franco ou des nationalistes marocains.

Nous savons que le nationalisme est au Maroc, comme ailleurs, le fait d'une bourgeoisie locale voulant exploiter seule « son » prolétariat, mais nous ne perdons de vue non plus que la cause de l'indépendance nationale prépare celle de la révolution sociale. Cette dernière ne pouvait triompher tant qu'en plus des féodalités et bourgeoisies locales, qui se heurtent à l'impérialisme international.

C'est en ces sens que toute brèche dans le système colonial français, qu'elle soit portée par les réformistes marocains ou les révolutionnaires espagnols, est vaincu par l'ordre pour le prolétariat marocain luttant pour son émancipation. Cette lutte est la seule qui soutienne le prolétariat français comme le prolétariat espagnol, menacés et opprimés par la même fascisme.

J. P.

Après les déclarations de SI ALLAL EL FASSI à un correspondant de l'Observateur

Si Allal el Fassi recevait il y a quelques jours un correspondant du journal « l'Observateur » dans son Bureau du Caire. Après avoir réaffirmé son attachement, et celui de l'Istqlal, au sultan en exil, ainsi que son entière confiance dans les masses populaires françaises pour un règlement équitable du problème franco-marocain, le leader de l'Istqlal a répondu en ces termes à une question posée :

QUESTION : Un argument fréquemment employé par les défenseurs de la présence française à tout prix est que si les Français partent, ce sont les Américains qui prendront leur place. Qu'en pensez-vous ?

REPONSE : Croyez-vous vraiment que les Américains ne soient pas déjà au Maroc ? Les groupements capitalistes français font de profitables affaires à ce moment avec leurs collègues d'outre-Atlantique. Bien loin de protéger le Maroc contre une quelconque mainmise économique étrangère ils encouragent tous les accords qui peuvent leur procurer des bénéfices ». Ceci dit, si je vois un homme en train d'en tuer un autre, je n'essaierai pas d'arrêter l'agresseur pour continuer à tuer moi-même la victime. Nous ne demandons pas l'indépendance de notre pays pour changer de maîtres. Avez-vous l'impression que nous combattions ainsi pour nous libérer de la France, si nous avions l'intention de retomber aux mains d'une autre puissance ? La liberté nationale est chez nous une tradition qui remonte loin, dans le cadre de l'Islam. Même les Turcs n'ont pas été capables d'occuper le Maroc. Vous voyez que nous ne sommes pas prêts à sacrifier à personne ».

Cette réaction coupe court à toutes les affirmations tendancieuses selon lesquelles les mouvements d'indépendance marocains — et coloniaux en général — en lutte contre l'oppression française ne seraient pas étrangers à certaines tentatives d'implantations étrangères, américaine ici, russe par ailleurs.

Pous nous, communistes libertaires, l'attitude sans équivoque des peuples asservis, confirme que nous avons vu juste, lorsque nous affirmions au Congrès de Bordeaux, en 1952, que la lutte que mènent ces peuples pour leur indépendance nationale, s'inscrit en fait dans la lutte générale de classes, et permettra par l'émancipation des peuples, dits arrêtés, de la tutelle coloniale, la paix de conscience et la constitution d'un authentique prolétariat autonome.

Même sous les formules nationalistes, parce le caractère de classe — anticapitaliste — des luttes des peuples coloniaux, caractère qui laisse supposer déjà une notion d'interprétation socialiste des faits. Notion que sauront développer les prolétariats autochtones pour la préciser de façon plus complète vers le communisme libertaire, dans la lutte aussi bien contre l'impérialisme que contre toute tentative de « socialisme » bureaucratique.

Y. BONNET.

Vers le Front Populaire ?

(Suite de la première page)

Rassurante que celle de Staline. Le reportage s'étend, s'allonge, sans intérêt, mais on en retient cette interprétation fantaisiste que Béria a été liquidé parce que descendant direct de Staline et partisan d'une politique rigide. En fait, il semble plus probable, étant donné les faits qui se sont passés depuis la mort de Staline que Béria lui-même renversa la vapeur (en particulier au sujet du complot des médecins, par son manque de dureté aussi au début contre les manifestations de Tchécoslovaquie et de Berlin) et que Malenkov n'est ni plus ni moins antistalinien que Béria.

La bureaucratie du Kremlin se trouva divisée — comme ses filiales se trouvèrent divisées dans les pays du glacier (rappelons le cas Slansky) — sur les mesures à prendre devant le mécontentement des masses. Malenkov l'emporta, au moment des soulèvements en Allemagne de l'Est mais il est contraint aujourd'hui de tenter une autre

forme de politique de conciliation. Mais si *Le Monde* veut que Malenkov soit préférable à Béria, c'est parce que le genre de conciliation qu'il recherche n'a rien à voir avec le rétablissement de la démocratie ouvrière, mais se présente comme un ensemble de facilités, de « libertés » accordées aux paysans enrichis, aux hauts fonctionnaires, aux chefs de l'armée, au commerce privé. Et voilà pourquoi *Le Monde*, non seulement publie le « témoignage » de Schapiro, mais insiste dans d'autres articles sur les échanges avec l'Est, sur les premières d'un Front populaire. L'U.R.S.S. et le parti communiste sont d'autant plus sympathiques au *Monde* que leur position est plus conciliante vis-à-vis de la bourgeoisie, des privilégiés. *Le Monde* retrouve le P.C. qu'il soutenait, en 45, celui qui était contre les grèves, pour la production et les « patrons patriotes ».

La conception du « Front Français », des chefs du P.C.F. rencontrera, en effet, les vues du *Monde* puisque sous le couvert de la lutte contre la C.E.D., elle est l'abandon des intérêts ouvriers, la mollesse voulue des grèves. Mais un tel Front, rassemblant une fraction de la bourgeoisie et les cadres du P.C. par-dessus les « gauches » modérées et les socialistes, et dans l'indifférence populaire, ne représente pas une force.

Si quelque chose se faisait, ce serait le Front Démocratique et Social de Mendès-France et Guy Mollet, qui semble devoir exclure le soutien P.C.F. à cause de la C.E.D. Et le Front Démocratique et Social ne pourra pas assurer un répit au régime, il serait incapable de satisfaire les travailleurs et trouverait

devant lui une réaction agressive, décidée à n'importe quel prix à défendre ses privilégiés.

Quant aux progressistes de l'*Observateur*, leur désir d'un rassemblement complet et réel de la gauche se heurte aux désaccords profonds entre les partisans du Front Démocratique et Social et les partisans du Front Français anti-C.E.D. Leur politique, à moins de

POUR QUE VIVE « LE LIBERTAIRE »

Bonnet 100
Bonnet 200
Dautert 200
Tisset 100
Dupuy 100
Consuelo 100
Faucon 100
Santiago 100
Forget 100
Mohamed 50
Bonnet 150
Decouet 100
Bonnet 500
Bocane 1500
Remy 516
Groize 1000
Mont 1000
Paris 1300
Hermann 1000
H. G. 1000
Kaiser 1000
Mari 100
Teofoli 500
Jojo 50
Espagnol 100
M. Versailles 300
Paris-Bernard 1700
Miguel 100
Paris-XIX* 1500
X. 30
Damade 200
M. André 40
Chancelle 100
Bonnet 20
Un syndiqué X. 280
Luzzi 300
Merschchart 100
Hemy 1000
Garrido 260

Groupe Aulney 3000
Gpe Narbonne 3000
Pap Raymond 200
Herpl 100
Fernandez Cler 100
M. 1000
Pillerault 500
Santana 100
Ermelini 1000
Mari 1000
Raymond 200
M. 200
André 1000
Lemoine 500
Forget 300
Casta 1000
R. 1000
Dejard 1000
Garcia A. 200
Latou 200
M. 500
Aladonisse 150
Ducas 500
Hilary 200
G. 300
Lambert 200
Leblanc 200
Gino 150
Daniel 150
X. 75
Moreau 100
Pierre 300
Etienne 200
X. 1280
X. 300
Pottier 200
Robert 650
C.N.T. 100
Paris-XIX* 2500

rallier la masse de la S.F.I.O. et tous les radicaux de gauche, à une politique anti-C.E.D., semble donc vouloir à rester à l'état de souhait pieux. On ne peut rien tirer de significatif du regroupement des voix sur Naegelen ou Le Troquer.

Nous ne sommes plus en 1936. D'une part, la réaction n'accepte pas une nouvelle expérience de recul comme il y a dix-huit ans, elle sait de plus que les masses seraient plus loin et elle ne retiendrait pas devant une politique de force. D'autre part, la « gauche » se présente, est tout à fait incapable d'apporter des améliorations substantielles aux travailleurs dans le cadre de l'économie du capitalisme français et elle sait qu'il serait beaucoup plus difficile de faire accepter une politique de force. Aujourd'hui donc, plus que jamais, tout « front » de gauche est illusoire ou voué à l'impuissance, parce qu'il est devenu impossible de composer avec le régime capitaliste.

Aujourd'hui donc, plus que jamais, tout « front » de gauche est illusoire ou voué à l'impuissance, parce qu'il est devenu impossible de composer avec le régime capitaliste.

Seul le communisme par la gestion ouvrière, le communisme libertaire, peut permettre de donner satisfaction aux aspirations des masses.

C'est une situation pleinement révolutionnaire qui se développe. Notre tâche est de travailler sans répit à la constitution de l'avant-garde révolutionnaire pour qu'elle puisse jouer son rôle d'orientation, de direction, pleinement, afin que le prolétariat puisse briser toutes les tentatives de force, dépasser tous les « fronts » et ouvrir la voie à la révolution.

Seul le communisme par la gestion ouvrière, le communisme libertaire, peut permettre de donner satisfaction aux aspirations des masses.

C'est une situation pleinement révolutionnaire qui se développe. Notre tâche est de travailler sans répit à la constitution de l'avant-garde révolutionnaire pour qu'elle puisse jouer son rôle d'orientation, de direction, pleinement, afin que le prolétariat puisse briser toutes les tentatives de force, dépasser tous les « fronts » et ouvrir la voie à la révolution.

Mieux vaut vous arrêter de lire au dernier tome des « Hommes de bonne volonté » nous serions restés sur une moindre impression.

A 69 ans vous êtes vieux, très vieux, vous dépassiez la moyenne. Vous crèverez bientôt.

Ce jour-là, nous irons cracher sur votre tombe.

Abonnez-vous ! Faites des Abonnés !

Je souscris (1)

demeurant Rue

à Département

désire souscrire un abonnement au journal LE LIBERTAIRE pour une durée de 6 mois (26 N°) 500 fr. ou 1 an (52 N°) 1.000 fr. (2)

que je vous fais parvenir par mandat-carte de versement à Robert

Joulin, 145, quai de Valmy, Paris-10^e, CCP Paris 5561-76.

(1) Écrivez votre adresse très lisiblement et en lettres capitales d'imprimerie.

(2) Biffer la mention inutile.

LE PROLÉTARIAT INDOCHINOIS chassera l'envahisseur

ne trouvent pas les crédits pour bâti les écoles et les hôpitaux.

Oui les impôts que paient les travailleurs français servent à financer un corps expéditionnaire qui, en Indochine, massacre leurs frères indochinois.

Quant aux dirigeants staliniens du Kremlin, s'ils voulaient vraiment une victoire de Ho-Chi-Minh, que n'ont-ils fourni au Vietnam l'armement lourd et les avions Mig 17, comme ils n'ont pas hésité à le faire en Corée. Voilà une leçon à méditer pour ceux qui jouent les puristes révolutionnaires.

En prolongeant la guerre, la bourgeoisie française aide et encourage par les capitalistes américains, veut faire pression sur la diplomatie du Kremlin et se dégager de cette guerre.

Les travailleurs français ont combattu depuis longtemps de quelle guerre il s'agissait, là-bas, la composition même des troupes engagées en est la plus sûre indication, mercenaires de tous pols, barbares, légionnaires, troupes coloniales, soldats de carnage se faisant la main, aventuriers aimant le coup de feu et prenant l'Indochine pour un nouveau Far-West. Et tout ce monde payé grassement pendant que sur les maigres salaires des travailleurs français des impôts sont encore prélevés. Pendant qu'un gouvernement de bourgeois, sol-disant cultivés,

Roger CARON.

Conférence de Berlin

(Suite de la première page)

Nous avons tout simplement la manœuvre diplomatique de plus et les déclarations pacifiques, qu'elles viennent de l'Est ou de l'Ouest, ne sont qu'ignoble hypocrisie. On sera davantage fixé sur la nature réelle des intentions des Orientaux comme des Occidentaux si l'on regarde aux véritables motivations de leurs actions, et cela dans les meilleures conditions objectives dans lesquelles ils sont placés.

Ensuite, il est évident que les Etats-Unis, n'oubliant pas qu'ils sont menacés d'une crise économique extrêmement grave, pourraient faire une orientation de plus en plus marquée vers le fascisme (MacCarthy) est suivie. L'économ

LE THEATRE

Une affaire entre Dieu Molière et Jean Vilar

Une époque où la Régie Lina Renaud nationalise quarante-deux millions de tympans républicains, où la « Tunique » cinématographique tente de voiler l'écran, où les gens de Letraz vibrent du bas-ventre aux prouesses théâtrales de leur auteur cheri, à une époque de peinture fougereuse et de poésie aragonaise, à cette époque-là, dis-je, un spectacle comme le « Don Juan », monté par Jean Vilar au T.N.P., nous montre qu'il n'y a rien de perdu dans le domaine artistique, puisqu'il reste à celui-ci de aristiques défenseurs à qui la qualité et la passion ne font pas peur. Et cela fait du « bien ».

Que l'on ne se méprenne surtout point, il n'est pas dans notre intention de déifier ici Vilar et son « Théâtre National Populaire ». Cette formule a ses avantages et ses inconvénients et il serait intéressant de revenir plus en détail sur cette question dans un prochain article, à condition de posséder une sérieuse documentation sur le sujet. Mais un fait demeure : tout travailleur peut actuellement voir pour 100 fr. au Palais de Chaillot un excellent spectacle interprété par une troupe de grand talent, résultat qui n'est déjà pas si mal.

Avec Jean Vilar et son équipe, il est difficile d'employer un autre mot en constatant l'unité fervente de tous les interprètes, le grand triomphateur de la soirée, il faut bien le dire, c'est encore le bonhomme Molière. Nous ignorons si Molière était ou non libertaire, d'illustres archivistes s'étant déjà posé la question pour Rabelais, Jésus-Christ ou le père Adam, l'individueliste-type, et cela nous est absolument égal. Mais il n'empêche qu'à près de 300 ans de distance, son théâtre est toujours terriblement actuel et les fleurs de sa rhétorique comportent de redoutables épines aux pointes jamais émoussées. Telles déclarations de Don Juan sur l'hypocrisie, la lâcheté, la bêtise, telle allusion directe aux bassesses des courtisanes, font encore bien du plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lavés. La vérité au village, madame...

Si l'auteur est un bon témoin, il

est encore bien de plaisir à entendre. Enfin, est-il permis de dire que le « Don Juan » de Molière nous semble briller d'un éclat insolite et inquiétant dans toute son œuvre. En effet, si l'on rit sainement et comme à l'habitude pour chacune de ses pièces, le fond de ce spectacle apparaît essentiellement tragique. Le groupe de camarades que nous étions a pu s'en rendre compte, car au début de la pièce nous avions (comme beaucoup de gens dans la salle peut-être aussi) une fausse idée de Don Juan et nous nous imaginions le personnage comme un être léger, séducteur, futile, dont les aventures amoureuses seraient plaisantes à suivre. Tout le monde ne peut pas connaître ni se rappeler ses classiques sur le bout du doigt !

En fait, si Don Juan est évidemment un enchantement de femmes, c'est aussi un désespoir, un révolté sans frein ni loi. Il détruit le principe « sacré » du mariage en convolant en justes noces tous les mois. (C'est l'épouse du genre humain, gémira son serviteur Sganarelle.) Il attaque et pourfend l'idée religieuse et ne se gêne pas pour ironiser sur Dieu-le-Père. Il raille et méprise l'esprit de famille et quand son pater-nit vient lui reprocher ses excès amoureux et sa « vie dissolue », il la laisse carrément parler dans le vide et souhaite tranquillement la mort prochaine de l'auteur de ses jours, sitôt que le vieux a tourné les talons, effondré par le cynisme d'un fils si peu dévot.

Certes, nous n'irons pas jusqu'à dire que Don Juan a raison sur toute la ligne en se débouchant, buvant, jurant comme un beau diable mais comment, pourtant, ne pas être avec lui, profondément ? Nous sommes avec celui qui dit ses quatre vérités aux lâches et aux prétentieux, nous sommes avec lui contre son domestique Sganarelle, parfaite émanation du bon sens bourgeois avec tout ce que cela comporte de pleuterie et de respect tremblant des conventions établies : Dieu, la famille, la bienveillance et toute la lyre. D'ailleurs, ne nous y trompons pas, bien qu'en situation délicate puisque ses pièces étaient représentées devant le Roi et toute la Cour, Molière affirme une sympathie

vers son fils si peu dévot.

Le maire sera poussé au suicide par l'ingratitude de ses administrés. Le tâcheron, pauvre, étranger et pacifique sera — évidemment — la bête noire de ce village « bien de chez nous » comme dit le sirupeux casse-tympan de la radio, et il finira devant le fusil d'une sentinelle allemande où l'aura poussé la cupidité des honnêtes gens de la commune.

L'auteur des « Gros sous » n'est pas un poète, mais un témoin — un bon témoin. Les amateurs de tableaux bibliques seront déçus : les paysans de Gibeau sentent la bouse de vache et les pieds mal lav

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FÉDÉRATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

et

LES LUTTES OUVRIÈRES

Le sabotage de l'Unité œuvre particulière de F.O. "L'ALLIANCE OUVRIÈRE" nous le prouve

En apprenant par le n° 379 du *Libertaire* que « L'unité des travailleurs est en marche », F.O. vient de connaître une nouvelle crise de jaunisse.

L'anonyme J.F. étais sa peur sur deux grandes colonnes en première page de « L'Alliance (?) Ouvrière » et dans sa panique il démontre lui-même ce que nous avions affirmé à savoir le sabotage de l'unité par F.O.

Nous avions dit en parlant des comités d'unité d'action des travailleurs unis, que sous la pression implacable des faits démontrés par l'inévitables évolution de l'économie vers une crise, ils seraient amenés à dépasser le cadre étroit du syndicalisme, devenant une unité de grève, voire dans un avenir prochain, comités révolutionnaires.

J.F. a peur de ces comités révolutionnaires. Il tolère à la rigueur (tout comme le P.C.F. d'ailleurs) de platoniques réunions de bistrots consacrées à l'unité, mais il faut à tout prix empêcher une véritable unité organisée. La meilleure tactique consiste évidemment à dévier la lutte des travailleurs vers le réformisme stérile, à leur faire croire que le système bourgeois peut être indénommablement amélioré. C'est cela que nous entendons par « cadre étroit du syndicalisme » pour lui-même, que nous ne confondons nullement avec le véritable syndicalisme qui a son rôle historique à jouer dans le dévenir de la société.

J.F. continue : « Nous n'avons pas, instruits par l'exemple, le goût de nous associer à une telle révolution qui se terminerait par la plus atroce des dictatures. Nous n'entendons pas méditer de main dans les camps de concentration sur les erreurs commises... Et la voie qui nous est offerte par les unitaires de l'Unité Syndicale ou du "Libertaire" n'est pas autre chose. »

Les rédacteurs de « Paix et Liberté », du « Rassemblement » ou de l'« Aurora » n'ont pas d'autres arguments, ils confondent insidieusement l'Etat bureaucratique de l'U.R.S.S. avec le communisme libertaire.

Nous sommes pour l'unité d'action « mais pas l'unité d'action n'importe comment pour n'importe quoi ; une unité d'action conditionnelle, circonstancielle est souhaitable en certains cas » ; continue ce triste défenseur de l'alliance qui quelques lignes auparavant écrivait : « Le *Libertaire* » regrette qu'à cette réunion les grandes centrales C.G.T.

Un tract malodorant des dirigeants F.O. des P.T.T.

LES dirigeants F.O. des P.T.T. semblent n'avoir plus rien à perdre ; totalement déconsidérés auprès de la plupart des postiers, ils n'en sont plus à une infamie près.

Pour tenter de se valoriser, ces singuliers syndicalistes utilisent à présent la calomnie.

A la suite de la grève des bureaux-gares et ambulants, ils viennent de publier un tract odieux par lequel ils s'efforcent de discréditer les responsables de la Fédération Autonome. Mais la corporation, qui avait sévèrement condamné leur attitude antiouvrière, a réservé à cette malhonnêteté le sort qu'elle méritait. Aussi la manœuvre n'a trompé personne, et il n'a pas été difficile à la Fédération Autonome de faire justice à ces attaques mensongères.

Dans leur sale papier, les dirigeants F.O. ont eu l'impudence d'écrire, en parlant des militants autonome : « Fourbes en aot à notre égard. » « Fourbes ils devaient être dans cette grève à l'endroit de la C.G.T. qui recueille les fruits de son silence coupable. »

« Fourbes, ceux qui, en aot, ont refusé de s'associer à la trahison ! »

Fourbes encore, pour avoir débâlement essayé d'empêcher le sabotage de la grève par les dirigeants cégétistes !

Et cette pauvre C.G.T., qui a été punie de sa coupable faiblesse vis-à-vis de la Fédération Autonome.

A quand l'unité F.O. et C.G.T. aux sommets, l'union des fossayeurs du syndicalisme contre ceux qui ont l'audace de vouloir mener une grève jusqu'au bout ?

Non, décidément, après ce tract honteux, les dirigeants F.O. n'ont plus rien à perdre.

A. FLAMAND.

AMI LECTEUR ! Deviens correspondant du "LIB"

Dans la localité où tu vis, dans l'entreprise où tu travailles, il se produit chaque jour quelque événement, même d'intérêt local ; n'oublie jamais qu'il intéresse la collectivité.

En quelques lignes, en quelques phrases, et nous serons au courant de ce qui se passe dans ta localité ou dans ton entreprise.

Ami lecteur, avec toi, avec nous, tout ensemble, nous ferons de notre LIBERTAIRE, un journal prolétarien. Tu nous aideras amplement à sa diffusion plus large, à sa pénétration dans les milieux ouvriers.

Ami lecteur, tu nous aideras dans notre lutte quotidienne en devenant CORRESPONDANT DU "LIB".

P.S. — Aucune information ne sera insérée dans les colonnes de notre journal si l'adresse complète du correspondant n'est pas spécifiée sur son envoi. Toutefois, notre correspondant peut utiliser un pseudonyme aux fins d'insertion.

Pour le soutien du "LIB"
SOUSCRIVEZ

Les dirigeants de la C.G.T. ont peur de l'action révolutionnaire du prolétariat

La Commission Exécutive de l'Union des Syndicats C.G.T. de la Seine s'est réunie le 9 janvier dernier pour écouter divers rapports sur la situation après les grèves de l'année écoulée.

Du compte rendu de cette assemblée, il ressort que les dirigeants cégétistes entendent rester fidèles à la tactique que le « Libertaire » a déjà dénoncée, tactique qui tend à briser tout élan révolutionnaire chez les travailleurs.

C'est d'abord Jean Czarski qui donne une vue d'ensemble. Enumérant les diverses grèves survenues depuis le mois d'août, il signale une prise de conscience générale de la nécessité des revendications parmi la masse ouvrière. La popularité de la C.G.T. s'est accrue d'ailleurs, et le nombre des adhérents est en augmentation ; mais il est indispensable d'établir un programme uniforme susceptible de réaliser la plus grande unité possible des travailleurs.

Soulignant l'importance de la réunion de la Commission Supérieure des conventions collectives, Czarski indique que les travailleurs feront appliquer le salaire minimum garanti par des mouvements partiels, des délégations à la Présidence du Conseil et auprès des parlementaires.

Puis c'est Gasteau de la Fédération Postale qui fait l'autocritique.

que de l'action de la C.G.T. dans la grève des ambulants et bureaux-gares : « Les militants cégétistes n'ont pas assez préparé les postiers à une grève limitée dans sa durée et dans son étendue. Cette grève ne devait durer que quatre jours et était en quelque sorte une grève d'avertissement ; les postiers devaient rentrer avec ou sans résultat. »

Gasteau laisse percer le bout de l'oreille lorsqu'il dit que cette grève ne pouvait et ne devait pas être généralisée.

Poursuivant son autocritique, il demande aux militants cégétistes un gros effort pour faire considérer les mouvements partiels comme faisant partie d'un mouvement d'ensemble qui se continue depuis le mois d'août. Naturellement Gasteau accusa la Fédération automobile d'avoir voulu faire le jeu du gouvernement en déclenchant la grève générale dans les P.T.T. cependant qu'il soulignait la nécessité d'une confrontation fraternelle des points de vue avec les dirigeants F.O. pour l'unité d'action.

Il termine sa réflexion par cette conclusion :

« Contrôler le plus possible les comités d'action à la base et canaliser les volontés populaires dans la conception cégétiste : continuation de mouvements partiels très limités. Méfiance accrue à l'égard des autonomes. »

Que penser des deux rapports que nous venons de résumer et qui sont les plus importants de cette réunion du 9 janvier ? Tous deux sont édifiants en ce sens qu'ils révèlent un souci identique de responsables cégétistes : limiter l'action des travailleurs à des mouvements sporadiques, sans grande envergure, voir à de simples dégâts. Ils traduisent l'inquiétude des dirigeants staliniens qui craignent toujours être débordés.

C'est pourquoi Gasteau, après ses attaques contre les autonomes, affirme qu'il fallait « se méfier des tendances gauchistes, jusqu'aux communistes, voire même révolutionnaires, qui se sont manifestées au cours de la dernière grève des postiers ». Etroitement liés à la politique du

P.C. qui cherche un rapprochement avec la S.F.I.O. en vue d'un nouveau Front populaire, les dirigeants cégétistes recherchent des contacts fraternels avec les responsables F.O.

Leur crainte d'un débordement possible confirme la justesse des positions de la Fédération Communiste Libertaire. Vouloir actuellement des mouvements partiels et sporadiques, équivaut à une trahison confusément. Et ils donnent raison aux militants communistes libertaires.

« Vigilance et audace », ces mots d'ordre de nos tracts du mois d'août sont plus que jamais d'actualité.

C. R., Correspondant.

Dans les textiles du Nord Les travailleurs se préparent pour une grande bataille sociale

PPRESSION de plus en plus forte du prolétariat, avec la passivité des pouvoirs supérieurs, qui reconnaissent leur impuissance en matière, le patronat engage la dernière phase de son offensive, dont nous avons déjà dénoncé ici-même les menées inhumaines.

Leur objectif à atteindre : le retour à l'esclavage par le truchement du système moderne d'asservissement, la productivité.

Comme il le fait toujours, c'est le prolétariat des tentaculaires entreprises du textile qui va faire le travail de cette tentative expérimentale.

Les usines textiles ayant depuis toujours été régies sous une forme semi-féodale.

La somme de misère et de souffrance subie dans ces édifices, dont on ne saurait dire si elles tiennent plus de la manufacture que du pénitencier, est connue, elle a bouleversé l'opinion publique au cours du siècle dernier. Que ce cri de souffrance sorti de la poitrine des canuts de Lyon ou des caves-tombées de Lille, il sonnait le glas de la féroce exploitation capitaliste.

Car, avec courage, ce misérable prolétariat engagea l'action et, faisant le sacrifice de son sang pour sa liberté, malgré tout, réussit à détruire les 7 millions de quintaux en excédent, chiffres officiels, mais certainement inférieurs à la réalité. La récolte 1953 est loin d'être battue, et la partie qui l'est ne peut être reçue en entier par les organismes stockeurs. Les prévisions pour 1954 ne sont pas « rassurantes », on prévoit une trop bonne récolte... et nous voilà revenus aux beaux-temps des réalisations dues à l'organisation capitaliste : on va dénaturer le blé ! A ceux qui sont sceptiques, nous prions de prendre date.

Une chance (si l'on peut dire !) que la faune productivité ne soit pas en action dans le domaine rural. A quoi assisterons-nous, si la campagne avait à sa disposition les moyens adéquats à sa culture rationnelle ?

Après cette incidence sur les ministères, revenons à notre blé. Alors qu'il valait 2.600 fr. le quintal, il fut un bond en 1951 de 1.000 fr. La masse paysanne fit les frais de l'opération. Les gros propriétaires et leurs complices parlementaires — qui sont souvent les mêmes — avaient trouvé le bon truc pour augmenter leurs revenus, le fermage étant gage sur le blé !

(A suivre.)

CARAL.

Prochain numéro
du
libertaire
le
11 FÉVRIER 1954

Le combat paysan

L'AGITATION RURALE (II)

La crise qui s'amorce atteint en premier lieu les petits exploitants, fermiers et métayers ; c'est-à-dire la partie la plus importante de la paysannerie. Il est difficile de donner des chiffres exacts. La statistique officielle n'a pas pu faire mieux, que de citer, sur un peu plus de 7.500.000 francs, 1.150.000 salariés et, en outre, 60.000 saisonniers, dont 28.000 étrangers.

Reste donc une masse de plus de six millions, dont les revenus varient entre l'arrogante richesse et la pauvreté. La valeur des terres, leur importance en hectares est fort diverse. Dans une même contrée, les choses ne sont pas identiques. En Beauce, contre réputée ferme, aux mains des gros terriens, l'aréte concernant les fermages stipule des variations de 1 à 4 quintaux de blé à l'hectare, soit : 3.445 fr. pour la plus basse catégorie et 13.780 fr. pour la plus haute. Le Perche, contre voisine, de 1 à 3 quintaux. Les terres de valeur sont en général dans les mains de gros fonciers, le reste est épargné avec un pourcentage de terres médiocres. Par des exemples concrets, nous allons essayer de voir d'une façon objective, en quelle situation se trouve la masse des plus modestes ruraux.

Dans une partie mixte Beauce-Perche, prenons une ferme de 20 hectares. Un couple de paysans et leur fille, pas d'ailleurs, même saisonnière. Ils possèdent en propre 15 hectares, dont 5 de prés, d'une valeur de 600.000 fr. : les 10 hectares de terre valent 1.000.000 de francs ; les cinq hectares nécessaires à l'assouplissement triennal sont loués deux quintaux de blé l'hectare. Les bâtiments et le cheptel mort (engins, outillage, etc.) ont une valeur minimum de 1 million 500.000 fr. Deux chevaux sont nécessaires aux travaux, et l'étable comprend 7 vaches, dont 2 élèves, en tout 650.000 fr., soit une valeur globale d'approximative de 4.000.000 de francs.

Comme il y a 15 hectares en terres, il ne peut y avoir chaque année que 5 hectares qui seront ensermés en blé. La production moyenne est de 18 à 20 quintaux, il s'ensuit que la récolte n'est pas toujours les 100 quintaux.

La France n'est pas un gros producteur de blé, les marchés mondiaux sont saturés, l'exportation est impossible. On ait pensé un moment à un échange blé contre maïs. Les producteurs de ce pays se sont émus de voir ce maïs importé, peser sur leurs « petits profits ». Ils ont dû agir, puisqu'il n'est plus question de ce troc. Puis le fermier américain lui-même voudrait bien vendre son blé. Il n'est pas question de diriger non plus ce trop-plein là où la famine règne !

Quant à améliorer la qualité du pain par un meilleur blé, on parle beaucoup sans jamais le faire. Il y a beau temps que cela va à l'encontre des intérêts des gros négociants. Ces derniers accomplissent des miracles. Le kilo de blé à 36 fr. donne une farine qui est vendue 73 fr. le kilo et des issues (sons, remoulage, etc.), revendus de 27 à 33 francs. On comprend aisément que le paysan préfère donner une partie de son blé.

Une chance (si l'on peut dire !) que la faune productivité ne soit pas en action dans le domaine rural. A quoi assisterons-nous, si la campagne avait à sa disposition les moyens adéquats à sa culture rationnelle ?

La France n'est pas un gros producteur de blé, les marchés mondiaux sont saturés, l'exportation est impossible. On ait pensé un moment à un échange blé contre maïs. Les producteurs de ce pays se sont émus de voir ce maïs importé, peser sur leurs « petits profits ». Ils ont dû agir, puisqu'il n'est plus question de ce troc. Puis le fermier américain lui-même voudrait bien vendre son blé. Il n'est pas question de diriger non plus ce trop-plein là où la famine règne !

Quant à améliorer la qualité du pain par un meilleur blé, on parle beaucoup sans jamais le faire. Il y a beau temps que cela va à l'encontre des intérêts des gros négociants. Ces derniers accomplissent des miracles. Le kilo de blé à 36 fr. donne une farine qui est vendue 73 fr. le kilo et des issues (sons, remoulage, etc.), revendus de 27 à 33 francs. On comprend aisément que le paysan préfère donner une partie de son blé.

Une chance (si l'on peut dire !) que la faune productivité ne soit pas en action dans le domaine rural. A quoi assisterons-nous, si la campagne avait à sa disposition les moyens adéquats à sa culture rationnelle ?

La France n'est pas un gros producteur de blé, les marchés mondiaux sont saturés, l'exportation est impossible. On ait pensé un moment à un échange blé contre maïs. Les producteurs de ce pays se sont émus de voir ce maïs importé, peser sur leurs « petits profits ». Ils ont dû agir, puisqu'il n'est plus question de ce troc. Puis le fermier américain lui-même voudrait bien vendre son blé. Il n'est pas question de diriger non plus ce trop-plein là où la famine règne !

Quant à améliorer la qualité du pain par un meilleur blé, on parle beaucoup sans jamais le faire. Il y a beau temps que cela va à l'encontre des intérêts des gros négociants. Ces derniers accomplissent des miracles. Le kilo de blé à 36 fr. donne une farine qui est vendue 73 fr. le kilo et des issues (sons, remoulage, etc.), revendus de 27 à 33 francs. On comprend aisément que le paysan préfère donner une partie de son blé.

Une chance (si l'on peut dire !) que la faune productivité ne soit pas en action dans le domaine rural. A quoi assisterons-nous, si la campagne avait à sa disposition les moyens adéquats à sa culture rationnelle ?

La France n'est pas un gros producteur de blé, les marchés mondiaux sont saturés, l'exportation est impossible. On ait pensé un moment à un échange blé contre maïs. Les producteurs de ce pays se sont émus de voir ce maïs importé, peser sur leurs « petits profits ». Ils ont dû agir, puisqu'il n'est plus question de ce troc. Puis le fermier américain lui-même voudrait bien vendre son blé. Il n'est pas question de diriger non plus ce trop-plein là où la famine règne !

Quant à améliorer la qualité du pain par un meilleur blé, on parle beaucoup sans jamais le faire. Il y a beau temps que cela va à l'encontre des intérêts des gros négociants. Ces derniers accomplissent des miracles. Le kilo de blé à 36 fr. donne une farine qui est vendue 73 fr. le kilo et des issues (sons, remoulage, etc.), revendus de 27 à 33 francs. On comprend aisément que le paysan préfère donner une partie de son blé.

Une chance (si l'on peut dire !) que la faune productivité ne soit pas en action dans le domaine rural. A quoi assisterons-nous, si la campagne avait à sa disposition les moyens adéquats à sa culture rationnelle ?

La France n'est pas un gros producteur de blé, les marchés mondiaux sont saturés, l'exportation est impossible. On ait pensé un moment à un échange blé contre maïs. Les producteurs de ce pays se sont émus de voir ce maïs importé, peser sur leurs « petits profits ». Ils ont dû agir, puisqu'il n'est plus question de ce troc. Puis le fermier américain lui-même voudrait bien vendre son blé. Il n'est pas question de diriger non plus ce trop-plein là où la famine règne !

Quant à améliorer la qualité du pain par un meilleur blé, on par